

# LE PIONNIER DU VERCORS

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES  
PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS



Nécropole de la Résistance de Saint-Nizier-du-Moucherotte.

(Photo P. Tanant)

— N° 57 —  
nouvelle série

JANVIER 1987  
TRIMESTRIEL



# Bulletin trimestriel de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique  
par décret du 19 juillet 1952  
(J.O. du 29-07-1952, page 7 695)

**Siège Social :** PONT-EN-ROYANS (Isère)

**Siège administratif :**

26, rue Claude-Genin, 38100 GRENOBLE  
Tél. 76 54-44-95 - C.C.P. Grenoble 919-78 J



**Eugène CHAVANT dit CLÉMENT**

1894-1969

Chef Civil du Maquis du Vercors  
Compagnon de la Libération  
**PRESIDENT-FONDATEUR**

**PRÉSIDENTS D'HONNEUR :**

M. le Préfet,  
Commissaire de la République de l'Isère  
M. le Préfet,  
Commissaire de la République de la Drôme  
Général d'Armée  
Marcel DESCOUR (C.R.)  
Général de Corps d'Armée  
Alain LE RAY (C.R.)  
Général de Corps d'Armée  
Roland COSTA de BEAUREGARD (C.R.)  
Eugène SAMUEL (Jacques)  
Le Chef de Corps du 6<sup>e</sup> B.C.A.  
**VICE-PRÉSIDENT D'HONNEUR :**  
Paul BRISAC

**PRÉSIDENTS NATIONAUX HONORAIRES :**

Abel DEMEURE  
Georges RAVINET

**PRESIDENT NATIONAL :**  
**Colonel Louis BOUCHIER**

**DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :**  
**Albert DARIER**

« La différence entre un Combattant et  
un Combattant Volontaire, c'est que le  
Combattant Volontaire ne se démobilise  
jamais. »

Maréchal KENIG.

## COMITÉ DE RÉDACTION

Le Président National  
Le Directeur de la Publication  
Anthelme CROIBIER-MUSCAT  
Lucien DASPRES  
Paul JANSEN

## SOMMAIRE N° 57 - Nouvelle série

Le mot du Président _____	1
Vie des sections _____	2
Activités _____	3
Colloque sur les maquis _____	4
Combats sur les Pas _____	10
Planeurs allemands à Vassieux _____	11
Livres _____	15
Joies et peines - Courrier - Soutien _____	16

## *Le Mot du Président*

*L'année se termine ! L'usage et la tradition veulent qu'en prévision de la nouvelle année l'on exprime le souhait de lendemains meilleurs.*

*Permettez-moi donc de vous présenter tout d'abord mes vœux chaleureux et cordiaux pour vous-mêmes et pour vos familles, afin que 1987 vous réserve la réalisation de vos souhaits les plus chers et vous garde en bonne santé. En un mot, que cette nouvelle année soit pour vous tous la meilleure, la plus heureuse et la plus sereine possible.*

*En ce qui concerne notre Association, je souhaite ardemment que notre union et notre solidarité se poursuivent et se renforcent encore au cours de cette nouvelle année. Nos vœux pour cela doivent s'exprimer avec de plus en plus de ferveur. L'âge aidant, chaque nouvelle année est en effet plus dure à supporter que la précédente. Mais si, malheureusement, nos rangs s'éclaircissent toujours davantage, je suis sûr que nous saurons faire face.*

*Avec le même courage et la même détermination, tous ensemble nous resserrerons les rangs, afin que notre Association puisse continuer avec la même foi et le même idéal. Les hommes qui ont su, aux jours les plus sombres de l'occupation, opter pour la cause de la Résistance, ne manqueront pas de donner encore leur vraie mesure dans la difficulté. Notre plus grande satisfaction restera, en effet, de ne rien renier de l'idéal qui a été le nôtre au moment de nous engager dans les rangs de la Résistance. C'est pourquoi il nous faut réaffirmer sans cesse cet esprit de la Résistance en continuant à œuvrer au sein des Pionniers du Vercors par-delà les partis pris, les convictions personnelles ou les soucis domestiques.*

*C'est au prix d'une camaraderie exemplaire que subsistera notre image de marque, sans laquelle nous perdrons toute audience auprès des jeunes générations à qui nous devons transmettre notre message.*

*Je suis sûr que je peux compter sur vous tous pour qu'il en soit ainsi, et par avance, je vous en remercie.*

*Colonel Louis Bouchier.*

# VIE DES SECTIONS

## ROMANS - BOURG-DE-PÉAGE

Les membres de la section souhaitent un prompt rétablissement à leur Président Fernand Rossetti, ainsi qu'à Marcel Bardin et Jean Bonniot.

A l'occasion de la commémoration de la libération de Romans, notre ami Pierre Cuminal a prononcé une allocution, dont nous reproduisons un extrait ci-dessous :

*...Et arrive le 22 août 1944, des groupes de résistants sont concentrés dans les environs de Romans. Les troupes américaines sont proches. L'ordre est donné d'attaquer les Allemands qui se retranchent en divers points. Il y a des morts et des blessés. Puis à 14 heures, le problème est résolu. Nos deux villes sont libérées. Joie et tranquillité éphémères. Pourchassés par les alliés, les nazis tentent et réussissent à se sauver à travers Romans et Bourg-de-Péage. A nouveau, c'est le massacre, la mort, le feu, la destruction, et le 31 août, c'est la fin, le cauchemar qui nous a assujéti à bien des malheurs physiques et moraux s'efface et la vie reprend ses droits après avoir payé un lourd tribut à la libération.*

*Parmi nous, l'un de nos concitoyens symbolise bien la solidarité agissante des Romanais et Péageois dans la lutte contre l'envahisseur, un père de famille tranquille, résidant à Bourg-de-Péage, et enseignant à l'école pratique de Romans, issu d'une famille républicaine et laïque, dont sa franchise et son sens du civisme sont au-dessus de tout soupçon, engagé dans la résistance dès les premiers jours, intendant des camps d'internement du Vercors, chef du réseau Drôme-Ardèche Nestlé-Ardromède sous l'indicatif RC 77, intarissable certes quand il fait le récit des deux guerres, persuasif lorsqu'il expose les buts de la résistance et veut obtenir des renseignements précieux sur les mouvements des troupes allemandes et l'activité des collaborateurs. A ces fins, il parcourt, en vélo, les communes des cantons de Romans, Bourg-de-Péage, Saint-Donat et Saint-Jean-en-Royans. Il est connu et tous ceux qui le rencontrent apprécient cet homme sûr et dévoué. Après avoir fait la guerre de 1914-18, il est un des pionniers sans peur et sans reproche de la résistance.*

*Notre Comité d'entente des anciens combattants sera bien inspiré en demandant qu'une rue porte le nom de cet homme valeureux, chargé, après la libération, de recenser tous les faits se rapportant aux années de l'occupation allemande de notre département afin que cette histoire soit écrite et connue des générations montantes.*

*Vous reconnaissez le capitaine Vincent.*

*Nous, ses compagnons d'armes, de notre côté, apportons un témoignage indéfectible de fidélité et de fierté à cet homme simple, modeste, convaincu, courageux et éducateur qui lui, par son action patriotique, au cours des deux guerres glorifie l'image de marque de notre pays.*

*C'est un exemple, que dire de plus !*

## Le Pavé de l'Ours

"Le Monde" du 9 août 1986 a annoncé le décès de Charles de Bancalis, marquis d'Aragon, ancien député, ancien maire de Saliès (1945-1983), chef de la résistance dans le Tarn, Rosette de la Résistance, Chevalier de la Légion d'honneur, auteur de l'ouvrage "Résistance sans héroïsme" (Seuil), couronné par l'Académie française, dont on peut extraire cette phrase :

"...La Résistance fut un mouvement minoritaire dont la périlleuse et multiforme existence s'est longtemps développée au milieu de l'incompréhension et de l'hostilité du plus grand nombre..."

Phrase à méditer au moment où déferle la marée de "Résistants authentiques" misant sur l'oubli pour s'octroyer quelque blason du genre.

**" LE PIONNIER  
DU VERCORS "**  
a besoin de vous

**AIDEZ-LE**

*Le Président National  
Le Bureau National,  
Le Conseil d'Administration*

*et la Rédaction du*  
**« Pionnier  
du Vercors »**

*adressent aux membres de  
l'Association, à leurs familles  
et à tous leurs amis lecteurs,  
leurs meilleurs vœux pour  
l'année 1987.*

Notre bulletin est adressé régulièrement, en service de presse, à différentes amicales et associations qui nous envoient le leur. C'est ainsi que nous recevons :

Le Patriote Résistant de l'Isère (F.N.D.I.R.P.); Le Journal de la Résistance de l'Isère (A.N.A.C.R.); Bulletin de l'Amicale des Anciens de la Compagnie Pons; Le Maquisard du Grésivaudan; Bulletin de l'Amicale des Maquis de Haute-Corrèze; La Voix des Maquis (Ain et Haut-Jura); Bulletin Municipal de Villard-de-Lans; Le Résistant Champenois (F.F.I. Epernay); Résistance France (A.N.C.V.R.); Nuit et brouillard (Souvenir de la Déportation N.N.); L'Amputé de Guerre; France d'Abord (A.N.A.C.R.); Echo de la Résistance (Conf. Nat. des C.V.R.); T.A.M. (Magazine des Armées); Armées d'Aujourd'hui; Bulletin du Souvenir Français.

Le "Pionnier du Vercors" adresse à tous les responsables de ces publications, ainsi qu'aux associations qu'ils représentent, leurs meilleurs vœux de prospérité pour 1987.

# ACTIVITÉS

■ Le 18 octobre, à Saint-Geoire-en-Valdaine, A. Croibier-Muscat, Vice-Président national, représentait le Président Bouchier à l'assemblée générale du « Souvenir Français » de l'Isère.

■ Lorsqu'il s'agit d'organiser un voyage en Vercors au mois de novembre, on s'expose à certains risques concernant la météo, qui n'est pas toujours forcément favorable, à cette époque de l'année, sur le plateau.

A la fin de leur congrès, tenu conjointement à Grenoble, la F.O.R.R. et le F.S.O.R.R. (Officiers et sous-officiers de réserve républicains) avaient pris ces risques et la chance leur a souri.

Le mardi 11 Novembre, par une journée absolument radieuse, les congressistes et leurs épouses répartis en deux cars, partaient à 8 heures du matin en direction de Saint-Nizier. Notre Association avait été sollicitée par Pierre Mathieu, de la compagnie Stéphane et du comité d'organisation du congrès, pour accompagner les deux cars. L. Daspres et le Secrétaire National s'étaient mis à leur disposition et purent, la journée durant, apporter aux pèlerins, dont la grande majorité ne connaissait pas le Vercors, une information minimale sur les événements de 1942 à 1944.

Après un dépôt de gerbe à Saint-Nizier, c'est à la Nécropole de Vassieux que se situait l'arrêt suivant. Un autre arrêt au village de Vassieux, en fin de matinée et par la route du col de Rousset, les cars atteignaient Saint-Agnan pour le repas de midi, fort apprécié par ailleurs.

L'horaire étant assez serré en raison du départ des trains, il fallait rejoindre Grenoble pour 17 heures, ce qui fut fait dans les meilleures conditions.

Ravis de leur promenade-pèlerinage, les participants remercièrent chaleureusement nos deux camarades accompagnateurs, par la voix du colonel Dubois, Président de la fédération de l'Isère.

Quelques regrets cependant : l'absence de sonorisation dans les cars, qui ne permet pas un commentaire plus suivi par tous et plus nourri au long du parcours, et puis aussi les impératifs de l'horaire qui annulèrent des arrêts à La Chapelle et à la grotte de la Luire par exemple.



# Colloque sur les maquis

Les 22 et 23 novembre 1984, s'est tenu à Paris un colloque sous les égides ministérielles de l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains. Nos camarades P. Jansen, A. Darier et le D<sup>r</sup> H. Victor y ont assisté et notre Association était présente parmi 58 autres figurant au Comité d'honneur.

La publication intégrale des actes de ce colloque a fait l'objet d'une édition de l'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains sur les sujets suivants :

- Les maquis dans la résistance, par François Marcot ;
- Les maquis dans la population, par Pierre Laboric ;
- L'engagement des maquis : attentisme ou action immédiate, par Jean Delmas ;
- Du service du travail obligatoire au maquis, par Pierre Mermet ;
- Les manuels d'histoire et l'enseignement des maquis, par Hubert Tison ;
- Maquis de l'armée secrète, par Marcel Baudot ;
- Maquis francs-tireurs et partisans, par Roger Bourderon ;
- Les maquis de l'organisation de résistance de l'armée (O.R.A.), par Georges Roidot ;
- Un exemple de concentration : le Mont-Mouchet, par Eugène Martres ;
- Radio et information au maquis, par Jean-Louis Crémieux-Brilhac.

Dans la synthèse en manière de conclusion, le Professeur Henri Michel, qui a participé aux travaux, nous dit : « Un colloque n'est jamais une fin en soi ; il n'est ni le commencement, ni le terme d'une recherche... »

Afin qu'au sein de notre association la réflexion se développe dans l'esprit qui guidait nos pas et qui nous rassemble aujourd'hui, nous avons pensé qu'une analyse des textes devait trouver place dans le bulletin. Les observations, et les critiques mêmes, qu'ils devraient susciter, constitueront une contribution à l'écriture de la page d'histoire à laquelle nous avons participé. Vivre le maquis au quotidien, loin alors des instances dirigeantes confusément perçues par le maquisard de base, la clandestinité étant de règle, marque les mémoires de façon différente de la conception qu'en avaient les responsables de haut niveau à l'époque ; différente aussi de l'interprétation qu'ils peuvent en donner aujourd'hui ajoutée à celle des historiens et sociologues.

Cette analyse se veut la plus fidèle possible aux textes. Ceux cités sont imprimés en italique. Toute appréciation personnelle donne lieu à renvoi. Les colonnes du bulletin sont ouvertes à tous ceux qui voudront bien s'exprimer et donner leur interprétation.

Nous retiendrons comme thèmes, ceux vécus par nous :

- Les maquis dans la résistance ;
- Les maquis dans la population ;
- L'engagement des maquis : attentisme ou action immédiate ;

auxquels peuvent se rattacher les autres développements. Aussi bien l'A.S., les F.T.P., l'O.R.A. ont été soumis, sur ces thèmes, aux mêmes problèmes. Le S.T.O. n'intervint que par sa raison d'être des maquis dans leur place dans la résistance.

## Les maquis dans la résistance

Malgré les apparences et l'opinion communément répandue, le mot maquis n'est pas synonyme de résistance : il en est un des éléments. Durant les années 1941-1942, par référence à l'appel du 18 juin, par référence aussi à la volonté de reconstituer clandestinement les partis politiques, les syndicats, les organisations tenant à tel ou tel courant de pensée, la résistance s'est manifestée au travers de mouvements (Combat, Franc-tireur...) ou de réseaux (Action, Fer...) jusqu'à l'intervention de Jean Moulin.

C'est vers la fin de 1942, début 1943, que la résistance intérieure s'est trouvée confrontée au problème des travailleurs appelés en Allemagne au titre de la relève, puis du S.T.O. Il fallait bien alors « donner une réponse aux réfractaires », d'autant que les directives du Comité directeur des M.U.R. (1<sup>er</sup> avril 1943) indiquaient : « Tous les efforts, à tous les échelons, doivent être concentrés sur cette lutte contre la déportation, qui est l'essentiel du travail actuel de la résistance », et dans la même note Henri Fréney reconnaît : « Nous avons, hélas, été pris de court... Cependant, des initiatives individuelles ont joué souvent en dehors de nous. »

Selon les estimations de Paul Sylvestre, 10 % pour l'Isère, 20 % pour le Jura, entraient en résistance, ajoutant ainsi à leur titre de réfractaire. La presse clandestine qui dénonçait la relève, encourageait le refus des départs en Allemagne, a-t-elle été bien reçue par tous ? Combien furent spontanément réfractaires (entre deux maux, il faut choisir le moindre) ? Bref, la prise de position de la résistance l'a bien obligée à assumer les maquis, qu'ils aient été formés spontanément ou dans un cadre préalablement établi<sup>(1)</sup>.

Leur prise en charge résulte d'une directive du Comité directeur des M.U.R. du 1<sup>er</sup> avril 1943 définissant : « les obstacles à vaincre pour amplifier le mouvement, l'impression d'isolement, la forme passive et non spectaculaire de cette résistance, le manque de moyens matériels » et proposant des solutions parmi lesquelles : « la formation de groupes locaux capables d'aider les réfractaires, soit pour résister sur place, soit pour prendre le maquis (?), de petits groupes qui ne doivent pas dépasser trente hommes, la mobilité étant facteur essentiel de la sécurité »<sup>(2)</sup>.

Vers le 15 avril, est créé le Service maquis dont la direction est assurée par Michel Brault (Mézeray, Jérôme) qui définit les principes de base et publie la « notice sommaire sur les maquis ». On retiendra quelques-unes des directives données.

« Objectif : transformer les réfractaires en combattants » mais : « les mouvements de résistance n'apporteront leur concours qu'aux hommes qui sont décidés, non seulement à prendre le maquis, mais encore à se battre<sup>(3)</sup> », puis encore : « un maquis n'est pas un réduit. Le terme de réduit implique l'idée de fixité dans un lieu qu'on défend à outrance. Or, il n'est aucun maquis qui puisse prétendre résister à une attaque en force. »

Le service maquis tient alors à sa hiérarchie propre, ce qui ne facilite pas la tâche des responsables pour « traîner leurs bottes dans la nature et faire l'inventaire du département qui leur était confié. »

Mais cette solution ne pouvait rester viable et c'est vers la fin 1943 que le Service national des maquis est intégré

dans les réseaux locaux pour :

« respecter le morcellement qui permettait à la solidarité locale et régionale de s'exercer à plein ». De fait, les maquis se trouvent concernés par la sécurité, le renseignement, le ravitaillement, l'armement, le recrutement, la conduite des affaires militaires, qui par ailleurs concernaient aussi les réseaux et les G.F. » ;

« la désignation dans chaque région et dans chaque département d'un chef militaire unique qui serait le meilleur, qu'il provienne de l'A.S., des G.F. ou des maquis »<sup>(4)</sup>.

Enfin la lettre de service du Comité directeur du M.N.L. datée du 24 mars 1944 annonce : « les branches et les grands services nationaux (A.S., G.F., Fer, Maquis)... sont définitivement supprimés et disparaissent en tant que services verticaux. »

Lors d'une conférence sur l'action immédiate tenue à Genève en octobre 1943, on estime l'effectif des maquis à 15 000 hommes. Le principe de l'action immédiate est retenu, car il est conséquence de l'intégration. Il répond au surplus au souci de maintenir l'esprit de résistance : « l'un des plus sûrs moyens, en tout cas un moyen indispensable pour créer la cohésion, l'esprit d'équipe dans les camps et entretenir très haut le moral, c'est l'action » (Rapport du 31 octobre 1943 du chef régional Jaboulay).

« Action immédiate : en règle générale, les seuls éléments utilisés pour les opérations antérieures au jour D sont les G.F. et les maquis. » (Gilles Lévy, Revue Historique de l'Armée).

En fait, les engagements ont été peu nombreux et les affrontements résultaient le plus souvent d'initiatives des troupes allemandes<sup>(5)</sup>.

Les initiatives prises par la résistance avec le soutien des maquis tenaient à la diversité de ceux-ci : les maquis O.R.A. ont une allure plus militaire, les F.T.P. se distinguent par plus d'intensité dans leur action ; tenaient aussi aux traits de caractère de quelques-uns de leurs chefs (Romans-Petit, Guingoin...) ; tenaient enfin à la servitude imposée aux responsables, rappelée par le général Le Ray : « servitude dominante des mouvements de résistance : faire vivre leurs maquis et veiller à leur sécurité... Déchargés du fardeau écrasant de cette foule à entretenir et à protéger, nous aurions pu nous consacrer à l'essentiel avec un petit nombre de formations légères et hautement spécialisées et entraînées. »<sup>(6)</sup>

## Notes personnelles

(1) Ce fut, semble-t-il, le cas au Vercors. J'ai souvenir qu'au C 6, c'est-à-dire au sixième camp dans l'ordre chronologique de leur création, nous dépendions d'un soutien logistique local (Malossanne) qui nous paraissait, au moins jusqu'en août 1943, devoir se débrouiller seul avec la contribution des bonnes volontés de Saint-Jean et de Romans. L'action y était menée par le G.F. Nous n'avions pas alors, nous, occupants de la grange de Vaulneire, l'impression que pouvait exister à l'échelon régional une organisation structurée dont dépendait l'équipe saint-jeannaise. Ce fut évidemment le cas du C 1 où, sous le couvert d'une exploitation forestière, fut créé le premier « centre d'accueil » de réfractaires, puis ensuite les transformer en maquisards. En 1942, début 1943, les moyens de subsistance n'étaient peut-être autres que ceux attachés aux produits forestiers.

(2) A Ambel, la notion de trentaine n'avait pas encore été appliquée. Les échos de cette directive ne nous sont parvenus au col de Lachau qu'en juillet ou août 1943, alors qu'en fait nous n'avions, au cours des quatre mois précédents, jamais dépassé cet effectif. Mais aurions-nous eu les moyens matériels de loger et de nourrir plus d'une trentaine d'hommes ? Quoi qu'il en soit, la mobilité recherchée a été salutaire.

(3) Il y avait bien sûr ceux qui tenaient à se battre, inculquant leur résolution à d'autres de leur entourage. Mais il y avait ceux dont le comportement prudent s'orientait vers la sécurité, donnant l'impression de n'accepter qu'une solution provisoire à leur situation illégale. Les départs de certains, considérés par les autres, ni plus ni moins comme déserteurs, semaient l'inquiétude. Pour y parer, la circulaire signée « Robert », avec référence au rôle d'« Ernest », donc propre au Vercors, est significative :

« Informez vos hommes qu'à dater de ce jour, tout départ ou

toute absence du camp sans ordre formel ou écrit du chef délégué, seront punis de mort sans appel. » (Le Pionnier du Vercors, n° 45, page 5).

(4) La question de la hiérarchie civile n'est pas évoquée ici. L'apport des civils à l'existence et la vie des camps s'est poursuivie pratiquement jusqu'au 6 juin 1944. De fait, la résistance articulée autour des deux pouvoirs, civil et militaire (Jean Moulin, général Delestraint) s'est maintenue dans le Vercors (Chavant, Le Ray, puis Thivollet, puis Huet). Cette dualité nécessiterait une étude pour les autres maquis de France.

(5) Attaques du C 4 - de Malleval - de l'Esparron.

(6) Est-ce à dire que la résistance eût été plus efficace si l'Allemagne n'avait imaginé ni la relève, ni le S.T.O. ? Je pense que la présence des maquis confusément perçue par l'opinion, influençait les esprits pour les faire évoluer de la résignation vers l'idée d'une légitime insoumission, alors que les représailles atroces consécutives aux actions des G.F. produisaient l'effet contraire.

## Les maquis dans la population

Pour faire suite à celle déjà publiée sous la rubrique « Les maquis dans la résistance », la présente analyse du colloque sur les maquis se propose de rassembler les éléments exposés, non seulement sous son titre, mais aussi bien par ceux d'autres auteurs qui y font référence. On peut ne pas séparer du comportement de la population les effets de la radio et de la presse, de la présence physique ou imaginée du maquis. L'environnement médiatique aura beaucoup contribué à l'évolution des états d'esprit, au fil des temps, au cours des cinq années de guerre. On trouve bien évidemment à travers les pressions qu'exercent ces éléments sur l'opinion, motif à certains cas de rejet pur et simple, voire même motif de rejet combattif de collaboration, aussi bien qu'un acheminement vers des comportements de solidarité morale ou effective.

\*  
\* \*

Nous avons vu quelle a été la répercussion de la formation des maquis posant problème nouveau, et inattendu, à la résistance. Les organisations en place et les Français à Londres ne pouvaient moins faire que de compter comme moyen de résistance le refus du travail au profit de l'ennemi. La directive du 10 août 1943, à l'usage de la radio « Honneur et Patrie » qui fonctionne en Angleterre, précisait :

« Le poste de la résistance continuera à mener campagne contre la déportation... Tout en poussant les travailleurs français à tout faire pour rester sur le sol national, il évitera, vu l'approche de l'hiver et l'impossibilité de garantir aux réfractaires une aide extérieure, de les inciter à entrer dans les maquis (on entendait par ce terme les camps et réduits coupés de contact avec le monde extérieur). Henri Queuille, à son arrivée à Londres, prescrivait le rôle des paysans : « L'essentiel de la propagande destinée au monde agricole doit être le mot d'ordre d'assistance immédiate aux jeunes qui tentent d'échapper à la déportation. » La radio de Londres était plus écoutée qu'on ne l'imagine, et « même les maquis ne disposant pas de poste récepteur ont, grâce à leurs contacts dans les villages, un écho de ce que dit Radio-Londres »<sup>(1)</sup>.

Mais, parallèlement, la propagande de Vichy et de Radio-Paris déversait à longueur de journée, c'est-à-dire aux meilleures heures d'écoute et sans brouillage, toute sa hargne et ses mensonges pour dévaloriser la résistance. La radio, la presse écrite « n'ont projeté qu'une image caricaturale de la résistance et n'hésitent pas à utiliser les arguments les plus bas... Cette propagande porte en raison de l'énorme audience qu'acquiert Philippe Henriot grâce à son talent radiophonique mais aussi parce qu'il s'est avéré que des maquis incontrôlés et irresponsables se livrent à des excès provoquant des représailles »<sup>(2)</sup>. Bref,

Vichy joue sur la peur, fausse les informations, crée l'amalgame entre le banditisme et la résistance.

\*  
\* \*

L'opinion publique se forge et évolue donc en fonction de cet environnement et, dans les campagnes, en fonction de la réalité sur le terrain.

Les sympathies allaient aux réfractaires et l'intention de solidarité leur était acquise, sans que soit perçu le fait que tout réfractaire est un résistant en virtualité. A partir de là, s'établit tout un imaginaire à propos des maquis, une perception assez confuse de ce qu'ils sont en réalité. Pour beaucoup et même, bien des maquisards, il s'agit d'une solution refuge qui mérite aide et assistance. Hélas, le facteur d'insécurité l'emporte souvent sur la sympathie<sup>(3)</sup>.

Sensibilisés par la propagande de Vichy, certains y trouvent prétexte pour douter de la qualité des hommes du refus, mais prétexte seulement malgré la désaffection certaine à l'égard du pouvoir en place. La hantise du bolchevisme présenté comme un épouvantail fait que pas mal de gens se situant dans une prudente expectative, pensent que les maquisards en sont les complices inconsistants. On constate alors un refus idéologique, sans que pour autant il y ait accord avec les solutions de Vichy<sup>(4)</sup>.

\*  
\* \*

Disqualifiés par la propagande de Philippe Henriot, honnis par les risques qu'ils font courir, les maquisards doivent malgré tout s'implanter pour survivre, et compter sur la population. « A cet effet, les directives de l'O.R.A. insistent sur la nécessité de ne pas compromettre la population afin de lui éviter des représailles. Les embuscades devaient avoir lieu en particulier loin des villages. Néanmoins la complicité des habitants était indispensable pour le renseignement, le ravitaillement et souvent l'hébergement. » L'auteur dans le colloque note que « à de rares exceptions près, une présence durable en zone rurale peut ainsi être interprétée comme le signe d'une population vivant en bonne intelligence avec le maquis et assurant à son profit une fonction nourricière et protectrice. »<sup>(5)</sup>

Pour ne pas indisposer les populations qui elles-mêmes connaissaient des difficultés de ravitaillement et subissaient les restrictions, les formules ont varié, depuis la saisie de tickets ou de fausses cartes d'alimentation dans les mairies le plus souvent complices, jusqu'à la réquisition avec règlement en espèces, ou sans règlement lorsqu'il s'agissait de collectivités publiques (Chantiers de jeunesse); autant d'opérations effectuées sans heurts.

« Derrière tout maquis existe une infrastructure souvent ignorée, parce que peu spectaculaire et rarement revendiquée<sup>(6)</sup>. Elle pénètre dans la population par de multiples ramifications correspondant aux besoins : nourriture, vêtements, infirmerie de campagne... D'autres formes de solidarités se rattachent à la sécurité : personnel des P.T.T., cheminots, gendarmerie, transporteurs, relais, asiles chez des particuliers, des hôtels, etc. »

« Ces gestes individuels, le plus souvent modestes quand on les observe isolément, participent à une chaîne de solidarités objectives. »

\*  
\* \*

Cet ensemble concourt à des objectifs de solidarités « construites » parmi lesquelles on retient les fonctions de rupture avec le régime de Vichy, de témoignage, de rassemblement. Pour faire « éclater l'image de Vichy qui se voulait garant de l'ordre, les coups de main sur les mairies, postes et perceptions, le détournement de bétail

après réquisition, les vols de véhicules officiels, les désarmements de gendarmes, copieusement commentés par la rumeur populaire, cherchent à ridiculiser l'autorité. » Toujours dans le but de faire échec à l'autorité en place, la chasse aux miliciens et aux collaborateurs, leur dénonciation, la peur semée parmi eux, qui ainsi change de camp, démontrent de manière irréfutable l'enlèvement du régime, et la population perçoit la désintégration de l'Etat français.

La signification des combats est telle, qu'elle symbolise le refus de la soumission et du déshonneur, et l'impact est d'autant plus grand qu'il y a une disproportion énorme entre les moyens mis en œuvre de part et d'autre. Les maquis et la résistance témoignent de l'existence d'une fraction de la population en rébellion. Il fallait, pour maintenir cette image de l'honneur sauf « se différencier sans la moindre équivoque possible du banditisme, en réponse aux diatribes du pouvoir, mais également protéger la population contre la criminalité de droit commun en montrant, par la même occasion, la carence du régime en la matière. »<sup>(7)</sup>

Aux fonctions de témoignage s'ajoute, en complémentarité, la fonction de rassemblement, à travers diverses manifestations : défilés du 11 Novembre 1943, parachutages monstres avec participation des habitants, célébrations en armes du 14 Juillet « au milieu d'explosions populaires »<sup>(8)</sup>.

\*  
\* \*

Enfin, le comportement des populations a tenu pour une part à des « solidarités profondes » : la haine de l'Allemand vainqueur, l'atavisme ancestral du paysan, le mythe du brigand populaire.

Il est vrai que l'enthousiasme et la confiance autour du maréchal s'effritent par le soutien qu'il oppose à un ordre étranger<sup>(9)</sup>. Les nouvelles administrations non traditionnelles reflètent cet ordre nouveau ! Nombreux sont les Français qui ne l'admettent pas.

Le paysan, d'abord par recherche de profit (marché noir), puis parce que « la ruse, l'astuce, le goût de la chicane, du braconnage sont autant d'arrangements pour échapper aux obligations réglementaires... » ne cesse de tricher avec les autorités. Par ses habitudes de vie et dans son travail, n'est-il pas le plus attaché à la liberté (on dirait aujourd'hui libéralisme), tenu qu'il est ni par des horaires, ni par des patrons, mais seulement par le calendrier des semailles et des récoltes, et du temps qu'il fait.

Et puis « le mythe du brigand populaire reste porteur de rêves dans l'imagerie collective ; le gendarme ridiculisé ou l'usage de faux ne sont pas systématiquement associés à un comportement infamant »<sup>(10)</sup>.

\*  
\* \*

Il apparaît donc que la part d'irrationnel tient à de multiples causes et que ces causes, au fil du temps, ont fait évoluer les engagements de la population envers le maquis jusqu'à ce que se constitue une quasi-unanimité (la couardise y était pour quelque chose). Mais dans l'esprit des gens, la notion de maquis reste instable, puisqu'aussi bien, dans la période qui suit la libération, leur image s'est sensiblement dégradée. Tous risques ayant disparu, les motifs de rejets et ceux d'adhésion réapparaissent. Les rumeurs déplaisantes, souvent calomniatrices, trouvaient des oreilles complaisantes<sup>(11)</sup>.

Cependant, l'importance de la résistance, et donc des maquis qui y ont contribué, ne s'apprécie pas seulement sur les seuls critères éventuels de combats, de morts, de succès ou d'échecs. Elle s'apprécie « par la reconstruction d'une communauté de sentiments qui a permis à l'opinion de retrouver quelques certitudes d'une identité nationale en partie perdue ».

## Renvois

(1) A été racontée dans l'histoire du C 6-C 11 (Le Pionnier n° 15 et 16), la mission qui consistait à descendre deux ou trois chaque soir de la grange de Vaulneire au col de Lachau jusqu'à la ferme Guillet à Jossaud pour écouter « Les Français parlent aux Français... », aujourd'hui énième jour de la lutte pour la libération... » ; et remonter dans la nuit le sentier caillouteux, chargés de lait et quelques autres victuailles, en commentant les nouvelles recueillies afin de les répéter aussi exactement que possible à la trentaine de gars qui veillaient en attendant. La parole de Londres était certainement plus précieuse que le ravitaillement, et à elle seule aurait justifié la mission. Si l'on se souvient que l'écoute de Londres était interdite et réprimée par les pouvoirs publics, on mesure quel était le mérite de la famille Guillet.

(2) Il ne faut rien exagérer : c'est sur la lancée des raisons évoquées par le régime de Vichy qui maintenant refont surface, que l'on parle des maquis irresponsables, pourtant véritables exceptions. De fait la lie de la société a trouvé à s'employer dans la milice, avec moins de risques et l'impunité assurée. Mais si la vie des maquis obligeait à des actes en marge des tabous de la morale coutumière, on n'observait pas de glissement vers le banditisme. Les maquisards étaient issus de la bonne société française.

(3) Pour créer la peur des représailles, l'occupant en étalait les détails par affiches, et la presse de Vichy en ajoutait le cas échéant.

(4) C'était le signe du manque de courage du plus grand nombre que de faire semblant de croire aux affirmations du pouvoir de Vichy sur la moralité des gens de la résistance, sans pour autant accepter la collaboration du même pouvoir avec l'occupant. C'est ainsi que quarante millions de pétainistes sont devenus quarante millions de gaullistes ! Sans trop s'en être rendu compte ?

(5) C'est une situation qu'ont bien connue les « Pionniers » du début de 1943 jusqu'au 5 juin 1944. Mais il en fut tout autrement dès le verrouillage du 6 juin qui a libéré le Vercors et intégré la population dans l'action résistante. Ce fut, je crois, un cas exceptionnel dont nous parlerons dans un troisième volet traitant de l'action immédiate, de l'attentisme, des concentrations (Vercors, Glières, Mont-Mouchet).

(6) Elles sont aujourd'hui abondamment revendiquées, si l'on en juge par les mérites que s'attribuent nombre de « résistants » pour aide aux maquis (Cf. : dossiers de demandes de cartes de C.V.R. par exemple).

(7) On peut rester perplexe sur l'affirmation de telle conviction, sauf à citer des cas précis où la « Police des maquis » s'est substituée à la police officielle. En matière de droit commun, la gendarmerie a honnêtement assumé sa mission, sachant faire les distinctions nécessaires.

(8) Qu'il y ait eu des rassemblements sous telle ou telle forme, soit. Mais au milieu d'explosions populaires... ?

(9) Bien des Français ont cru longtemps en effet que le maréchal s'opposait aux Allemands et rusait avec eux.

(10) Que reste-t-il de Mandrin, qui a pourtant beaucoup égorgé, fusillé, même des innocents, sinon la légende du héros qui a fait échec aux « gabians » et au fisc.

(11) Elles en trouvent encore plus aujourd'hui pour peu que quelques auteurs se plaisent à mettre en exergue ce qui salit plus que ce qui honore.

## L'engagement des maquis : attentisme ou action immédiate

Ce troisième volet réunit les thèmes développés sous les rubriques : *L'engagement des maquis ; Action immédiate ou attentisme ; Maquis de l'armée (O.R.A.) ; Maquis de l'armée secrète ; Maquis F.T.P.F.*

Les différents auteurs exposent chacun les motivations et les comportements de chacun de ces mouvements, motivations et comportements qui se rattachent fatalement à la discussion toujours d'actualité, à savoir s'il eût mieux valu favoriser l'attentisme en vue de vastes opérations militaires, ou accentuer les harcèlements continus, pour affaiblir l'occupant. Notre propos tente de synthétiser l'ensemble des idées émises, sans vouloir, ni pouvoir, observer une chronologie des textes, ni la chronologie dans la période considérée.

S'agissant du résumé d'un colloque, c'est-à-dire d'un débat, il va de soi que notre intervention ici n'a pas pour objet de clore une discussion qui alimentera toujours la recherche historique. Les auteurs contemporains de nos arrière-petits-enfants émettront encore des avis différents.

\*  
\* \*

Lorsque les maquis se sont imposés à la résistance, lorsque le S.T.O. a surpris les responsables par l'afflux de jeunes à organiser, la question s'est évidemment posée, et à cet égard il suffit de lire H. Fréney :

« Plus je réfléchis et plus je pense que ces groupes, disséminés un peu partout dans les montagnes françaises, on peut en faire un instrument de combat redoutable pour l'ennemi. Ces hommes sont jeunes, tous volontaires, tous prêts à l'action. Mais quelle action ? Ils ne le savent pas. A nous donc de concevoir leur organisation, leur instruction, leur rôle et leur place dans la bataille. »

Mais quelle action envisager ? Comment engager la bataille ? Avec quels moyens, quelles conséquences de succès ou d'insuccès, quels risques enfin ? A partir de là, l'argumentation se divise en deux camps :

1. en faveur de l'action immédiate ;
2. en faveur de l'action à terme.

\*  
\* \*

En premier lieu, on trouve déjà les *nécessités vitales* : il faut vivre, s'habiller, s'équiper, s'armer. Il n'est pas possible d'attendre que l'armement tombe du ciel. S'il tombe un jour. Il faut donc le récupérer sur l'adversaire. Il faut s'aguerrir et ce n'est pas en faisant un exercice au coin d'un bois qu'on y parviendra, mais par le combat. A des jeunes qui rongent leur frein dans ce que les F.T.P. appellent des casernes clandestines, il est indispensable d'offrir des exutoires pour maintenir le moral. Par ailleurs, les F.T.P., dès le n° 9 de « France d'abord » (octobre 1942), invitent les travailleurs à former des groupes de combat. Ils ne considèrent jamais les réfractaires comme prêts à s'engager spontanément, mais qu'il faut les organiser pour les entraîner dans l'action immédiate.

Le n° 19 (numéro spécial mars 1943) de « France d'abord » invite les réfractaires à prendre place dans ces groupes de combat. L'appel à canaliser les réfractaires vers nos formations dans les villes, forêts et montagnes, n'évoquera plus désormais d'autre unité que le groupe de combat.

On notera qu'en 1942 et début 1943, la perspective d'un armement venant du ciel n'était pas prise au sérieux. On a su ce qu'il en coûtait de vouloir s'en procurer sur le terrain envers et contre tout. (Vassieux, 13 septembre 1943).

En fait, les réfractaires rejoignent les maquis affirmant deux volontés : celle d'échapper au travail en Allemagne, celle de se battre. Ceux qui se « planquaient » n'affirmaient qu'une seule volonté.

Le responsable Jaboulay, du maquis R 1 constate que l'un des plus sûrs moyens, en tout cas un moyen indispensable pour créer la cohésion, l'esprit d'équipe dans les camps et entretenir très haut le moral, c'est l'action. Sur ce point, qui rejoint l'option F.T.P., on ajoute l'exemple de la résistance polonaise qui montra qu'au-delà d'une certaine dose de terreur, la réaction armée, quels que soient les risques, devient une obligation morale. Cette obligation morale vaut non seulement pour les combattants isolés dans la nature et mis en marge de la société, mais pour la population elle-même, ce qui fait dire à Romans-Petit (Ain) : « Les représailles sur les ruraux ne les éloignent pas de nous, amis au contraire les conduisent à durcir leur action. Tous ont compris que nous avons été au bord de la catastrophe et qu'il faut pratiquer plus que jamais la guérilla. »

Mais accordons aux F.T.P. une large place dans notre propos puisqu'ils ont été les principaux tenants de la guérilla à outrance. C'est vrai « qu'elle crée l'insécurité dans le dispositif des forces d'occupation et souvent une psychose de peur ; qu'elle oblige l'ennemi à densifier le volume de ces forces et par conséquent à les distraire d'autres théâtres d'opérations. Ce système étendu à la France contraindra l'ennemi à une telle dispersion des forces qu'il ne pourra venir à bout de la multiplication des groupes de réfractaires. » Pour parvenir à ces fins, les F.T.P. s'organisent en « armée de masse ». Le mot maquis est banni et remplacé par camp, ou unité d'une dizaine de combattants, en plus grand nombre possible, d'une mobilité par-

faite, « entraînés à l'action offensive multiforme, principe élémentaire de la guérilla F.T.P., sans nul besoin de distinguer entre type de formation ». Aussi, la conception de la hiérarchie est toute différente et on a peine à la comparer à celle de l'armée secrète ou de l'O.R.A. dans lesquelles subsistait une hiérarchie toute militaire dont on se demande si elle constituait une finalité justifiant une organisation clandestine adéquate ou si elle répondait à une situation donnée sur le terrain. Une instruction F.T.P. qui a dû toucher chaque combattant (c'est-à-dire que la notion hiérarchique traditionnelle était bousculée) précisait au printemps 1944, c'est-à-dire avant le débarquement : « Les groupes doivent comprendre une dizaine d'hommes au plus, être largement distants les uns des autres... et il ne s'agit pas de rechercher la bataille rangée. Il ne s'agit pas de concevoir les maquis comme vastes campings, gros et lourds rassemblements où on croyait pouvoir tenir en conserve une jeunesse avide de lutte et de sacrifice. »

La formation par trentaines, jusqu'au 6 juin 1944, ne présentait pas, semble-t-il d'inconvénients majeurs et facilitait l'acheminement du ravitaillement et les liaisons à partir des soutiens logistiques de base. Aurions-nous compté moins de pertes au cours des attaques (Esparron, Mallevall) si nous nous étions trouvés en dizaines ? Rien n'est moins sûr. Par contre, la bataille rangée des Glières donne à penser que la conception F.T.P. eût été moins douloureuse en pertes de vies humaines à efficacité égale, compte tenu des répercussions sur la population.

La détermination des F.T.P. a été à l'origine d'une autre motivation pour l'action immédiate, celle de certains éléments de l'armée. « Il ne faut pas laisser le monopole de l'action immédiate aux seuls F.T.P. afin d'éviter que la réputation de dynamisme et d'efficacité soit liée à la seule appellation F.T.P., et surtout que seuls ces derniers soient suffisamment aguerris, donc efficaces, au moment de la libération. »

S'agissait-il de formuler des intentions ? On peut le penser à la lecture du chapitre concernant les combats des maquis de l'O.R.A. qui ne fait état que des activités à partir du 6 juin dans les différentes régions de France. Une exception est à remarquer, Pommiers en région 4, qui met sur pied 12 sections de destruction de voies ferrées, 7 sections de destruction de lignes téléphoniques.

\*  
\* \*

C'est le général Le Ray qui nous apporte la transition au présent développement lorsqu'il écrit :

« La servitude dominante des mouvements de résistance : faire vivre leurs maquis et veiller à leur sécurité... Déchargés du fardeau écrasant de cette foule à entretenir et à protéger, nous aurions pu nous consacrer à l'essentiel avec un petit nombre de formations légères hautement spécialisées et entraînées. »

L'action n'apparaît donc possible qu'avec des maquis de structure solide, alors que la clandestinité, la présence d'une population parfois hostile, le rôle de la Gestapo et de la Milice, demeurent autant d'obstacles à vaincre préalablement ! Il ne faut pas oublier que nous sommes en période de restrictions de toutes sortes et que les organisations de base doivent réaliser des prouesses en fausses cartes d'alimentation, fausses identités, détournement de ravitaillement dans une réglementation surveillée. C'est vraisemblablement la tâche primordiale que les directives des généraux de l'O.R.A. ont dû donner pour répondre à leur mission ainsi définie : « L'O.R.A. est le prolongement de l'armée française sur le territoire métropolitain. Elle refuse toute inféodation politique. Elle ne poursuit qu'un but : participer à la libération du territoire en facilitant le débarquement allié et en économisant au maximum les vies françaises. C'est pourquoi elle a limité l'action immédiate aux catégories d'objectifs et aux objectifs qui ont été ou seront définis par le commandement. »

Elle fonde sa doctrine sur le dénuement de ceux qui voudraient agir et sur des raids de si faible rendement qu'ils produisent sur la population une fâcheuse impres-

sion et s'oppose « à engager les jeunes recrues dans de sanglantes aventures forcément condamnées à l'échec ».

Dans un rapport à André Philip en date du 4 juin 1943, Rex (Jean Moulin) découvre deux raisons favorables à l'attentisme, en écrivant : « Il importe en effet d'éviter le retour de certains incidents récents très regrettables, dus au fait que des maquis, s'étant appropriés des armes à l'insu de l'A.S., s'en sont servis d'une façon inconsidérée, provoquant des représailles très graves et découvrant prématurément l'organisation ».

Les représailles ! Elles ont pesé lourd dans les décisions du moment. La moindre proximité d'un village le vouait à l'extermination de ses habitants, à l'incendie de ses maisons. Or, la résistance avait bien besoin des habitants pour le renseignement, le ravitaillement et même souvent l'hébergement, dès lors qu'on les trouvait terrorisés, angoissés sur le sort de leur famille et de leurs biens. C'était s'aliéner la sympathie de ceux, de plus en plus nombreux, disposés à aider la résistance. Encore que l'on puisse discuter sur le prix à payer pour justifier le résultat d'une opération, peut-on discuter l'impossibilité dans laquelle on se trouve de pouvoir rendre coup pour coup, de menacer l'ennemi d'une escalade qui lui serait davantage préjudiciable, de limiter aussi les effets du comportement de l'occupant.

Le risque de faire découvrir l'organisation résistante existe toujours, mais il s'accroît d'autant plus que l'organisation s'engage et se voit alors épisodiquement démantelée. Le choix des terrains de parachutage, la diffusion des consignes selon que l'on a à faire à des unités plus ou moins nombreuses ou plus ou moins constituées, présentaient d'inévitables difficultés. Pour en assurer la sauvegarde, il fallait savoir durer. En fait, les directives de l'O.R.A., valables avant le 6 juin, ont permis de mettre en action des groupes armés de façon efficace à partir du 6 juin 1944 pour aider l'avance des alliés après les débarquements.

C'est ainsi que Zeller, placé par Alger auprès du commandant de la 7<sup>e</sup> armée américaine, obtient que le groupement Butler soit découpé le 18 août vers le nord sur les itinéraires dégagés par les F.F.I. Ce groupement arrive à Digne le 19 août, à Gap le 20 août ; il occupe Livron le 21, bloquant le repli de la 19<sup>e</sup> armée allemande, alors que Toulon et Marseille n'étaient pas encore libérées. Pour que cette progression et ce débarquement aient pu être si rapides et si faciles, il a bien fallu qu'il se passe quelque chose avant le 15 août.

Zeller en sait quelque chose, puisqu'il était dans le Vercors en juillet (Joseph). Dommage que le colloque ne fasse pas état du fait que le Vercors a immobilisé pendant quinze jours la 157<sup>e</sup> division du général Pflaum.

\*  
\* \*

Partant du principe que les arguments pour ou contre sont aussi valables les uns que les autres, le colloque considère qu'il s'agit là d'un faux problème et qu'il ne serait pas juste de vouloir dresser une liste des organisations de résistance pour l'action immédiate, et une autre des organisations attentistes. En fait, les deux se sont trouvées complémentaires, même si la volonté de l'être n'apparaissait pas dans les directives, encore que le capitaine Petnaud, de l'O.R.A., assurant les liaisons avec les F.T.P. affirmait : « Bien menée, l'action immédiate est nécessaire à l'entraînement moral et technique des résistants ; elle offre encore aux éléments de l'armée une occasion de gagner l'estime populaire sans laquelle une armée ne figure plus qu'une carte ou une faction. »

Et le 20 décembre 1943, le général Revers, commandant l'O.R.A. donne comme ordre : « L'évolution des événements militaires conduit à entreprendre des actions immédiates menées dans la métropole et dans le cadre des opérations alliées. »

On notera que l'armée inscrit toujours son action dans la corrélation avec celles des alliés. On trouvera là un lien de coordination à la recherche de l'efficacité, plutôt qu'un lien de subordination.

Bulletin trimestriel  
« LE PIONNIER DU VERCORS »  
26, rue Claude-Genin  
38100 GRENOBLE

**ABONNEMENT DE SOUTIEN**  
**“ HORS PIONNIERS ”**

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Règlement ci-joint par  mandat  
 chèque bancaire  
 virement postal  
au compte 919-78 J Grenoble

de la somme de ..... 40 F

donnant droit au service du bulletin trimestriel  
« LE PIONNIER DU VERCORS »  
pour l'année 1987.

Soutien au bulletin ..... F

Total ..... F

**A faire parvenir à l'adresse ci-dessus**  
**dans les meilleurs délais**

(A détacher)

ASSOCIATION NATIONALE DES PIONNIERS  
ET COMBATTANTS VOLONTAIRES  
DU VERCORS

26, rue Claude-Genin  
38100 GRENOBLE

**MEMBRE DE L'ASSOCIATION**  
**COTISATION 1987**

A adresser **dans les meilleurs délais** soit  
au Trésorier de Section pour ceux qui  
adhèrent à une Section locale, soit à  
l'adresse ci-contre pour les membres  
“ Hors Section ”.

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Verse ce jour  mandat  
 chèque bancaire  
 virement postal  
au compte 919-78 J Grenoble

la somme de ..... 60 F

Montant de sa cotisation 1987 à l'Association  
donnant droit au service du bulletin trimestriel  
« LE PIONNIER DU VERCORS ».

Soutien au bulletin ..... F

Total ..... F

**CALENDRIER 1987**  
**DES PRINCIPALES CÉRÉMONIES ET MANIFESTATIONS**

Janvier	Anniversaire Chavant à Grenoble	Dimanche 1 <sup>er</sup> février 1987
Février		
Mars		
Avril		
Mai	Assemblée générale Pont-en-Royans	Dimanche 3 mai 1987
Juin	Bourg-de-Péage Saint-Nizier (officielle)	Mardi 9 juin 1987 Dimanche 14 juin 1987
Juillet	Anciens des Pas de l'Est Vassieux (intime) Pas de l'Aiguille	Dimanche 5 juillet 1987 Dimanche 19 juillet 1987 Dimanche 26 juillet 1987
Août	Cours Berriat, Grenoble	Vendredi 14 août 1987
Septembre	Concours de boules	
Octobre	Damery - Escadron Vercors	Lundi 19 octobre 1987
Novembre		
Décembre		

Ce calendrier pourra éventuellement être complété par des dates non encore fixées à ce jour.

Mais dans la réalité, le choix dépendait surtout de circonstances. D'abord, l'acte de guerre répond à un besoin de défense contre les attaques ennemies. L'auteur cite les Glières et le Vercors. Nous n'objecterons pas l'attaque des Glières, puisqu'elle se situe avant le débarquement, mais le Vercors présente tout de même la caractéristique de s'être rassemblé en troupes normalement constituées aussitôt après le débarquement et en raison même du débarquement du 6 juin. C'était une opération tactique. Peut-on imaginer quel sort aurait été celui des 3 000 hommes si, à défaut de l'attaque allemande, avec trois ou quatre semaines de plus d'entraînement et d'organisation, cette troupe avait déferlé, aux alentours du 15 août, sur les axes de communication de la vallée du Rhône et de l'Isère ? Peut-on imaginer ce qu'aurait pu être l'ampleur de la défaite allemande ?

Le choix dépend aussi des moyens dont on dispose, et indépendamment des interventions F.T.P., celles des groupes francs a été remarquable, et le colloque cite le cas de la compagnie Stéphane. Il dépend aussi des objectifs à atteindre : semer la peur panique dans les rangs ennemis par l'exécution de quelques miliciens ; faire sauter un dépôt de munitions ou faire dérailler un train, opérations toujours plus précieuses qu'un bombardement avec moins de victimes, même si on compte les otages. Henri Frénay, tenant lui aussi de l'action immédiate, affirmait : « En somme, le débat que je connais bien entre « activistes » et « attentistes » trouve un nouveau champ d'application : le rail. Je pense que c'est un faux débat. » Sa position va se trouver confirmée dans un rapport de Jean Moulin au général de Gaulle le 7 mai 1943 : « *Opinion Frenay : Les organisations militaires des mouvements dans toutes leurs formes doivent jouer un rôle indépendant des décisions de l'état-major allié, celles-ci ne devant constituer qu'une faible part de l'action militaire clandestine, tout effort étant porté sur l'action immédiate et généralisée pour créer un état de guerre et lutter contre la déportation.*

« *Opinion Moulin-Delestraint :*

« 1. Il est entendu qu'en dehors de son rôle au jour J, et éventuellement avant le jour J dans le cadre des décisions de l'état-major allié, l'A.S. a d'autres tâches et notamment en vue de la prise du pouvoir, que le général Delestraint ne conteste nullement.

« 2. Ces tâches cependant ne doivent pas faire perdre de vue l'intérêt qu'il y a pour la France à être replongée dans la guerre au jour J et jouer son rôle aux côtés des alliés. Les armes sont et demeurent rares. Il convient d'en conserver une grande part pour le jour J.

« 3. Le général Delestraint admet toutes les actions immédiates avec le but final recherché, à condition qu'elles soient dirigées et coordonnées.

\*  
\* \*

Nous insistons sur la date de ce rapport, 7 mai 1943. Il émane du responsable qui n'aura pas eu l'occasion de le voir appliqué. L'eut-il mieux été sous l'autorité de Jean Moulin et du général Delestraint ? Après eux, la résistance a connu ses G.F., ses unités F.T.P., ses maquis, ses concentrations du Mont-Mouchet, des Glières, du Vercors. On pourra en parler encore longtemps et la critique est toujours aisée après coup.

Mais la question reste posée : qui décidait de l'engagement des maquis ? A quel niveau ? Quand on sait quelle était la mouvance des responsables toujours traqués, souvent arrêtés, inévitablement remplacés de façon tardive, quand on sait le peu de fiabilité des liaisons avec Alger et Londres, on admet que les circonstances commandent à un chef de maquis d'assumer la responsabilité de l'engagement à défaut d'avoir reçu ordre ou contre-ordre. C'est pour répondre au souci de l'état-major interallié de rester maître de la situation, enclin à penser que l'état d'impréparation de l'A.S. n'était pas suffisant, que le général Kœnig donnait ordre, le 31 mai 1944 :

- d'éviter de déclencher prématurément des actions inopportunes ;
- d'éviter une insurrection généralisée ;
- de donner prééminence aux actions militaires sur les actions politiques.

Et le 5 juin 1944, la radio de Londres passait les messages de guérilla généralisée.

Et le 10 juin, le général Kœnig prescrit de freiner la guérilla généralisée.

\*  
\* \*

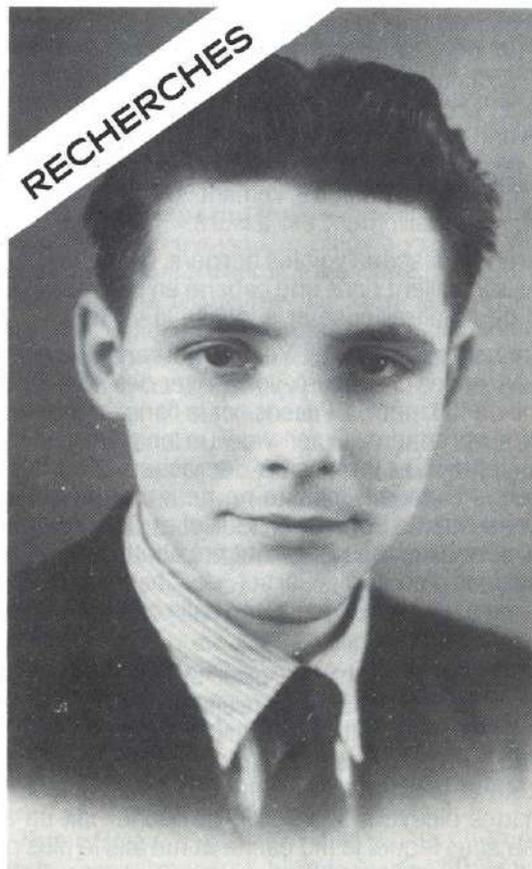
Et le thème nous conduit à évoquer le plan « Montagnards », ainsi que la polémique dont il a été l'objet, toujours présente en nos pensées.

Puisqu'on n'avait pas adopté, sauf activités des groupes francs, la formule de guérilla à outrance en 1943 et 1944, mais celle de la concentration en prévision du jour J, les décisions de Chavant et Huet en juillet 1944 étaient bien inéluctables devant le drame subit. Mais leurs décisions de juin étaient bien parfaitement fondées, quels qu'aient pu être les ordres et contre-ordres de l'état-major interallié

Gilbert François.

## Bibliographie

- François Marquot : Les maquis dans la résistance.
- Pierre Laborie : Les maquis dans la population.
- Jean Delmas : L'engagement des maquis : attentisme ou action immédiate.
- Pierre Mermet : Du S.T.O. au maquis.
- Marcel Baudot : Maquis de l'armée secrète.
- Roger Bourderon : Maquis F.T.P.
- Georges Roidot : Les maquis de l'O.R.A.
- Jean-Louis Crémieux-Brilhac : Radio et informations au maquis.
- Henri Michel : Synthèse des travaux du colloque.



Qui a connu ce camarade ?

## Pas de Berrièves

*On sait que l'un des principaux objectifs de l'attaque générale allemande du 21 juillet 1944 était le franchissement de la chaîne des Pas de l'Est, à partir du Trièves et en particulier de Gresse, où avaient été installées des pièces d'artillerie.*

*Nous reproduisons ici le témoignage de Louis François, actuellement Président de notre section de Pont-en-Royans, qui nous raconte ce qu'il a vécu avec ses camarades au Pas de Berrièves, situé au nord du Grand-Veymont.*

En juillet 1944, nous étions une trentaine de résistants à la compagnie Philippe à être cantonnés au Faz pour surveiller la montée de Saint-Pierre de Chérennes.

Le 22 juillet, on nous transporte à Pré-Grandu, sur le plateau du Veymont, P.C. du capitaine Bennes, dit Bob, avec la compagnie Adrian (Villard) du 12<sup>e</sup> Chasseurs.

De là, nous sommes partis de nuit au Pas de la Ville : Vassieux brûlait encore. A la pointe du jour, le 23 juillet, nous nous sommes mis en route, par les crêtes, avec le lieutenant Valençais (Treuille) pour prendre position au Pas de Berrièves afin de couvrir le chemin qui monte de Gresse. Nous avions pour tout armement une mitrailleuse et deux bandes. Nous étions 10, et rien à manger.

Arrivés vers 10 heures, Valençais rebrousse chemin et nous laisse aux ordres de l'aspirant Schillinger.

La mitrailleuse installée légèrement en contre-bas du Pas, nous sommes repérés aux environ de midi. Une dizaine de coups de canon sont tirés depuis Gresse. D'où je suis, je vois très bien les canons, alignés dans la cour d'une ferme. Mal ajusté, le tir ne fait aucune victime, passe au-dessus du Pas, et va tuer des moutons sur l'autre versant. Une aubaine pour nous, le ravitaillement est assuré.

Varengo descend voir les bergers. Quelques camarades s'installent dans une cabane en pierres, je reste près de la mitrailleuse et surveille la vallée.

A 14 heures, Odier (dit Youne) qui venait de trouver un F.M. et des chargeurs, voit arriver des Allemands à moins de 150 mètres. Passés par le flanc de la crête, ils nous surprennent. Odier vide un chargeur, mais le F.M. s'enraye et il réussit à décrocher. D'où je suis, j'entends l'attaque, mais je ne peux rien voir. Par la suite, j'ai su que Schillinger, Guillet et Combes, qui se trouvaient dans la cabane, ont été abattus alors qu'ils essayaient d'en sortir. Cartier, de Chatelus, réussit à son tour à décrocher, avec une balle explosive dans le mollet.

Soudain je vois Chaze, Bellier et Rey tenter de décrocher en descendant la falaise dans des couloirs abrupts. Au moment où je vais m'élancer pour les rejoindre, une rafale de mitrailleuse passe au-dessus de ma tête et je ne peux que me reculer vivement. Les grenades pleuvent. Une dalle de rocher fait un surplomb sous lequel je me cache et me fais le plus petit possible. Les Allemands sont juste au-dessus de moi. Ils descendent, font un " carton " dans ma gamelle, à quelques mètres de moi. Ils emmènent la mitrailleuse.

Au fusil, ils abattent mes trois compagnons qui venaient d'atteindre le bas de la falaise... Les Allemands ne m'ont pas vu. Pendant de longues heures, je n'ose pas bouger. La nuit arrive.

A 10 heures, je me décide, je quitte mes chaussures pour ne pas faire de bruit et je prends la direction du Pas de la Ville. J'en traverse le sentier sans même le voir ! Exténué, je me cache sous les branches basses d'un sapin, et je m'endors.

Des hommes marchent sur le sentier juste au-dessus et me réveillent : des Allemands ? Je découvre une mitrailleuse et une grenade abandonnées.

Prudemment, me cachant de sapin en sapin, je remonte au Pas de la Ville que j'avais dépassé sans m'en rendre compte et subitement, je me trouve pour ainsi dire nez à nez avec une sentinelle allemande emmitouffée dans sa cape. Nous nous sommes dévisagés, il a enlevé sa cape, **il n'a pas tiré, moi non plus.** Je m'enfonce dans les sapins.

De retour à Pré-Grandu, je découvre le P.C. abandonné. Plus personne, mon sac à dos a disparu avec toutes mes affaires personnelles et mon sac de tabac. Je descends à La Britière, je traverse avant Saint-Agnan, remonte le bois d'en face. Je rencontre deux jeunes et un paysan qui m'offrent du tabac **qu'ils tiennent de mon propre sac.**

Beaucoup plus tard, après vingt et une heures de marche, je retrouve, à Cote-Belle, tous ceux qui sont descendus de là-haut, et je rencontre Gontard et Schneider. Nous y passons la nuit. Le lendemain, avec Schneider, nous descendons sur Pont-en-Royans. Arrivés au barrage, nous nous séparons. Pour moi, c'est terminé ; j'ai marché vingt et une heures, mais je m'en suis tiré.

Trois semaines plus tard, quand on a été sûrs que les Allemands étaient partis, nous sommes remontés avec la Croix-Rouge en reconnaissance.

La semaine suivante, nous sommes allés chercher, avec des cerqueils, les corps de nos camarades. On en a redescendu huit, les Allemands en avaient tué deux autres.

Les six Pontois reposent au cimetière de notre village.

Louis François.



# Les planeurs allemands à Vassieux

## le 21 juillet 1944

*Un ouvrage a été récemment édité par « Motorbuch Verlag » à Stuttgart, dont l'auteur est Georg Schlaug. Il s'intitule « Les unités allemandes de planeurs de transport 1937-1945 ». Quatre pages de ce livre sont consacrées à « L'atterrissage sur Vassieux le 21 juillet 1944 ».*

*Voici la traduction de ce chapitre qui apporte des précisions intéressantes et qui nous a été faite par notre Président d'honneur le général A. Le Ray que nous remercions.*

*Nous y avons ajouté, par des renvois, quelques notes et observations qui pourraient d'ailleurs être complétées par des témoignages éventuels de ceux de nos camarades qui auraient d'autres précisions à apporter.*

\*  
\* \*

*« Le Vercors est un haut plateau, partie d'un massif étendu des Préalpes. Il est borné au nord par la grande boucle de l'Isère, au sud par la vallée de la Drôme et à l'ouest par le Rhône. Au-dessus de la gorge profonde du Royans, le plateau du Vercors forme une zone de prairies au milieu des forêts. Le Vercors accuse un caractère alpin typique. »*

Dans ce territoire pauvre en axes de circulation – la description est empruntée à un guide touristique français – la résistance française avait déjà, depuis l'hiver 1942-1943, constitué des dépôts d'armes et bâti une organisation locale qui, à l'origine, ne comptait que quelques centaines de partisans. Mais au fur et à mesure qu'approchait l'heure du débarquement (de l'invasion), les alliés renforçaient, depuis l'Angleterre, leur appui à la résistance, tout particulièrement en faveur des groupes existants dans le Vercors. Des avions américains larguèrent des containers d'armes, de munitions et de matériel de transmissions. Ils parachutèrent enfin de petites formations de soldats qui accélèrent l'instruction des combattants dont l'effectif, pendant l'été 1944, s'éleva aux environs de 4 000.

Les plans du Commandement supérieur allié attribuaient au Vercors une importance particulière, car depuis cette position, les lignes de communications allemandes avec la France du sud par la vallée du Rhône devaient être coupées.

Après le débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, la résistance renforça ses attaques contre les lignes de communication, les colonnes automobiles, les stationnements et les points sensibles des forces d'occupation qui, de leur côté, ripostèrent par des actions contre-offensives et des représailles.

A la mi-juillet, le commandement militaire en France rassembla des forces opérationnelles afin d'éliminer les formations de la résistance réunies dans le Vercors.

Deux bataillons et deux compagnies du Génie de la 157<sup>e</sup> Division de réserve, le 19<sup>e</sup> régiment de police, des détachements du régiment de sécurité 200, 3 bataillons de l'Est ainsi que des unités de Felfgendarmérie et d'alerte reçurent mission d'encercler le Vercors et particulièrement d'interdire les quelques routes d'accès à l'intérieur du plateau. Quatre bataillons de Gebirgsjager et deux bataillons d'Artillerie de montagne de la 157<sup>e</sup> Division, ainsi qu'un bataillon de la 9<sup>e</sup> Division blindée (Panzerdivision) devaient mener l'assaut contre le Vercors lui-même. L'attaque générale devait être déclenchée par l'aéroportage de deux compagnies de parachutistes avec planeurs dans la haute vallée de Vassieux-en-Vercors, **où on soupçonnait la présence du quartier général des partisans** <sup>(1)</sup>.

Les parachutistes appartenaient au bataillon « Jungwirth », une formation spéciale qui, en été 1944, était stationnée à Dedelstorf et subordonnée au II/KG 200.

Entre le 18 et le 20 juillet 1944, arrivèrent à Lyon quelque 20 trains de planeurs DO 17 / DFS 230, qui devaient transporter les deux compagnies parachutistes à Vassieux, situé à plus de 1 100 mètres d'altitude. A Lyon, eut lieu la mise au courant des pilotes de planeurs, du plan d'opération et **des caractéristiques du terrain** <sup>(2)</sup>. Il s'avérait nécessaire, lors de l'atterrissage, de mettre en œuvre des parachutes de freinage et même des fusées de freinage.

Dans le **brouillard matinal du 21 juillet 1944** <sup>(3)</sup>, décollèrent donc **de Lyon** <sup>(4)</sup> deux échelons du I/LLG 1 (groupe aéroporté). Les planeurs de l'un d'eux avaient reçu comme zone de posers le voisinage des hameaux Le Château et La Mure, quelques kilomètres au nord de Vassieux. Les appareils de la seconde formation devaient atterrir tout contre le village de Vassieux lui-même.

La formation de planeurs commença par descendre la vallée du Rhône. A la hauteur de Valence, elle infléchit son vol vers l'est, pour finir par aborder le Vercors en remontant vers le nord. A environ 10 km de l'objectif, à une altitude de 2 500 m, les planeurs décrochèrent, et les appareils atteignirent Vassieux après un vol plané de 5 à 8 minutes. Environ 900 m au-dessus de l'objectif, les pilotes commencèrent leur piqué. Les machines du premier échelon se posèrent sans accident tout près des maisons de La Mure et du Château. Les fusées de freinage avaient permis un sensible raccourcissement de la longueur d'atterrissage. Pour deux des appareils de cette formation, les parachutes de freinage ne s'ouvrirent pas. Cependant les pilotes réussirent un poser sûr.

Tandis que les soldats de la première formation **n'eurent à subir que de faibles réactions lors de l'atterrissage** <sup>(5)</sup>, ceux de la seconde, **posée près de Vassieux, furent accueillis par des tirs violents** <sup>(6)</sup>. Deux ou trois appareils furent touchés en se posant à terre. De nombreux parachutistes y trouvèrent la mort. Parmi les tués figuraient les pilotes Pyritz et Rink. C'est ainsi qu'affaiblis dès la première phase du combat, les parachutistes de cette formation se trouvèrent placés en situation difficile au **cours des combats parmi les maisons** <sup>(6)</sup>. Aussi fut-il nécessaire de leur renvoyer des renforts prélevés sur les groupes posés au Château et à La Mure.

Certes, grâce à la surprise, La Mure et Le Château avaient été rapidement occupés, mais la situation des combattants posés en ces lieux ne pouvait pas être considérée comme favorable, car les partisans commençaient à se rassembler et à combattre en retraite.

Au soir du 21 juillet, les deux compagnies débarquées étaient partout sur la défensive. **29 soldats avaient été tués, 20 autres étaient gravement blessés** <sup>(7)</sup>.

Le jour suivant fut marqué par de nouvelles attaques des combattants de la résistance qui avaient reçu des renforts au cours de la nuit. De violentes averses de pluie et les nuages bas interdisaient par contre tout soutien et ravitaillement aériens du côté allemand.

C'est seulement le 23 juillet que le temps s'améliora. Dans les premières heures de la matinée, quelque 20 DFS 230 **décollèrent de Valence** <sup>(8)</sup>, transportant une compagnie de « Légionnaires de l'Est » (Ost Legionare), avec une section de mortiers et 50 nouveaux parachutistes qui avaient été conservés jusqu'ici en réserve.

A l'atterrissage, le planeur piloté par le sous-officier Metzen, s'écrasa contre un bloc de rochers. Tous les occupants furent tués. Déjà pendant l'approche, le sous-officier Birzer avait fait une chute mortelle. Les soldats d'un autre DFS 230 qui, en raison d'une rupture de câble, avait



dû **atterrir loin de Vassieux en pleine zone ennemie** <sup>(9)</sup>, eurent plus de chance. Ils furent aussitôt récupérés par une unité allemande d'infanterie.

Simultanément avec les DFS 230 de la I/LLG 1 (Luftlandgruppe 1, groupe aéroporté 1) atterrirent aussi 2 GO 242 de la I/Luftlandgruppe 2 qui apportaient des armes lourdes d'infanterie. En réalité, au début seule la cargaison d'un GO 242 put être récupérée. L'autre appareil s'était posé **trop loin, hors de portée** <sup>(11)</sup>.

Renforcés par les soldats fraîchement débarqués, les parachutistes réussirent, au cours de la journée à refouler les partisans, d'autant mieux que maintenant des avions allemands passaient à l'attaque. A l'est du Château et près de Vassieux des « Storche » (Fieseler Storch, avion léger très maniable) atterrirent à plusieurs reprises pour charger les blessés.

Selon un pilote de planeur, les forces allemandes n'acquiescent vraiment la supériorité décisive qu'avec l'atterrissage d'un nouveau GO 242, qui débarqua le 24 juillet une pièce antiaérienne de 20 mm. En une heure, cette arme lourde détruisit les positions les plus importantes des combattants adverses, en particulier une maison en pierre dans la pente sous la forêt de Lente. Les Français durent alors se replier dans les bois.

Un pilote de la I/Luft Lande Gruppe 1 raconte ce qui suit sur la fin des opérations :

*« Dans la matinée du 25 juillet, le gros des parachutistes et des pilotes descendit vers Grenoble. Maintenant seulement arrivèrent, pour soulager nos commandos restés sur place, les Gebirgsjäger qui avaient pénétré dans la haute vallée (de Vassieux) sans avoir rencontré l'ennemi, et qui découvraient avec stupéfaction les traces du combat. Nous avions recouvert les cadavres de nos morts avec des toiles de tentes, en raison de la très grande chaleur et de l'ardeur extrême des rayons du soleil. Pour procéder à l'évacuation des morts, un Fieseler Storch arriva de Lyon dans la matinée. On étudia avec son pilote l'aménagement d'une piste d'atterrissage provisoire pour JU 52 de transport. Et c'est sans difficulté que se posèrent dans l'après-midi deux JU 52 sur une bande de terrain nettoyée par nos soins des pierres, blocs et buissons. Nous commençâmes par charger l'un des appareils du fardeau funèbre, puis nous quittâmes pour Lyon, avec le deuxième JU 52 <sup>(12)</sup>, cette haute vallée où beaucoup de nos camarades et aussi beaucoup de Français avaient laissé leur vie. »*

En réalité, en effet, les violents combats prolongés pendant plusieurs jours pour le Vercors avaient coûté de nombreuses victimes. D'après les estimations françaises **639 combattants de la résistance et 201 civils furent tués. Le nombre des pertes allemandes ne put être établi** <sup>(12)</sup>. Du côté de la I/Luft Lande Gruppe 1, quatre pilotes furent tués.

Au total, **43 DFS 230 et 3 GO 242** <sup>(13)</sup> avaient été engagés.

Quelques semaines plus tard, tandis qu'après leur débarquement en Provence\*, les Américains remontaient rapidement vers le nord par la vallée du Rhône, la Wehrmacht évacua le Vercors, partiellement et gravement sinistré.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1944, le I/Luft Lande Gruppe 1 déménagea de Strasbourg-Entzheim vers un aéroport de campagne près de Giessen, où une attaque aérienne alliée à basse altitude détruisit quelque 20 Dornier 17.

Comme ce fut le cas pour toutes les formations de planeurs, le I/LLG 1 et le I/LLG 2 ainsi que l'état-major du LLG 1 durent être dissous par ordre du haut commandement de la Luftwaffe, en date du 9 septembre 1944. Le personnel rendu disponible fut en majorité versé dans des unités de réserve de parachutistes. Excepté tardivement de l'ordre de dissolution, le II/Luft Lande Gruppe 1 (capitaine Klaus-Dieter Reich) fut transféré au début d'octobre 1944 à Altenstadt (OberHesse). C'est cette unité qui devait prendre part de façon marquante à la renaissance

inespérée que connurent les formations allemandes de planeurs au début de 1945.

\*15 août 1944

Georg Schlaug.

(Traduit par A. Le Ray.)

(1) On a souvent l'occasion d'entendre parler – par les touristes ou visiteurs – du « Vercors vendu ». Il est certain que les Allemands, la police de Vichy et la Milice ont infiltré des agents dans le Vercors. Certains ont été découverts et démasqués. Il est possible que d'autres aient eu plus de chance pour en réchapper, et peut-être viennent-ils maintenant faire semblant de s'apitoyer sur les tombes de nos cimetières.

Il faut croire cependant qu'ils ont mal fait leur travail puisque les Allemands semblent avoir supposé que le quartier général des « partisans » se trouvait à Vassieux.

Le fait d'avoir localisé l'attaque par planeurs sur ce village tient certainement aussi au fait qu'ils pensaient profiter de la piste d'atterrissage qui venait d'être terminée, dont ils avaient pu suivre les travaux avec leur « mouchard », ce vilain oiseau dont se souviennent tous les maquisards.

On remarquera qu'ils avaient prévu aussi des atterrissages à La Mure et au Château, où il n'y avait pas de terrain préparé, et où les pilotes ont dû faire des prouesses pour poser leurs engins.

Visiblement, le but de l'opération était d'obtenir, par effet de surprise et le plus rapidement possible, un contrôle sur l'ensemble de la cuvette de Vassieux.

(2) Les avions de l'escadre allemande Bongartz avaient tiré des vues aériennes du Vercors destinées à guider les planeurs. L'un de ceux-ci ayant été abattu dans le sud du département, avant d'arriver au Vercors, par les maquisards d'« Alain », on trouva, étalées devant le pilote deux photographies aériennes qui furent récupérées. Elles sont datées du 18 juillet 1944 et concernent La Chapelle et Vassieux.

C'est en 1963 qu'un prêtre, domicilié à Orléans, a communiqué ces photographies à notre Association qui les possède dans ses archives.

(3) Dans plusieurs récits, il est indiqué qu'au matin du 21 juillet, le temps était très mauvais et qu'il pleuvait, ce qui est faux. Le ciel était au contraire très dégagé et le soleil brillait. On conçoit facilement que, s'il en avait été autrement, l'opération aérienne n'aurait pu se réaliser. En fait, le temps s'est dégradé au début de l'après-midi et de violentes pluies se sont abattues sur le plateau jusqu'au lendemain... mais les planeurs s'étaient posés.

(4) Contrairement à ce que l'on croit habituellement, la première vague de planeurs a décollé de Lyon le 21 juillet et non de Chabeuil. Cela confirme d'ailleurs les témoignages (qui étaient contestés) de plusieurs personnes habitant la vallée du Rhône entre Lyon et Valence, affirmant avoir vu les trains de planeurs descendre le long de la vallée vers le sud.

(5) Les faibles réactions à l'atterrissage au Château et à La Mure ont une explication. Au Château, il n'y avait aucun maquisard, il ne pouvait donc y avoir réaction, et les Allemands ont fait ce qu'ils ont voulu.

A La Mure, on sait que s'il y avait des maquisards, il s'agissait seulement de la vingtaine de « Tcherkess » du lieutenant Philippe. Arrivés au milieu de la nuit de La Britière par le Pas du Pré, ils devaient dormir à l'arrivée des planeurs, sous la garde de deux sentinelles (les pendus). Sous l'effet de surprise et probablement avant que la plupart aient eu la possibilité de combattre, encerclés, ils durent être anéantis rapidement sans avoir pu se défendre.

On sait le sort subi par les habitants des deux hameaux qui n'étaient coupables que d'être chez eux.

(6) Nous avons ici la confirmation, par les Allemands eux-mêmes, de la résistance des maquisards de Vassieux et de la violence des combats.

Il n'y avait au village, déjà à demi détruit par le bombardement du 14 juillet, que quelques maquisards et le capitaine HARDY! Avec eux, les hommes de la « Compagnie de travailleurs » qui devaient se rendre au travail sous les ordres du capitaine Tournissa et V. Boiron.

Pendant, après les quelques secondes de surprise jusqu'à la vue des croix noires sous les ailes des Dornier 17, les maquisards « accueillirent » les planeurs dès l'atterrissage. Deux ou trois appareils furent abattus, disent les Allemands, d'où des pertes déjà importantes pour l'attaquant.

Ensuite, il y eut encore combat dans les rues de Vassieux. Mais il ne reste probablement pas, à ce jour, beaucoup de nos camarades pour raconter cette résistance. La plupart ont été tués, d'autres décédés depuis.

(7) Le document nous donne là un état précis des pertes allemandes de la première journée. Ainsi, sur les quelque deux cents hommes débarqués des planeurs, une cinquantaine était hors de combat, ce qui donne un pourcentage approchant les 25 %, donc très important.

(8) Par suite du mauvais temps qui régna durant la journée du 22 juillet, les Allemands ne purent envoyer des renforts à Vassieux que le lendemain. Une vingtaine de planeurs ayant été transférés de

Lyon à Valence, cette deuxième vague décolla cette fois de Chabeuil, au matin du 23 juillet. Il semble que les Allemands aient voulu frapper un grand coup, puisqu'ils envoyèrent une compagnie de « Légionnaires de l'Est » (ceux qu'on appelle les Mongols ?) avec des mortiers et 50 parachutistes. En outre, 2 planeurs GO 242 étaient du voyage, transportant des armes lourdes.

(9) Il pourrait s'agir de celui dont il est question au renvoi 2.

(10) Quelqu'un parmi nos camarades (ou nos lecteurs) pourra-t-il nous aider à situer le lieu d'atterrissage de ce GO 242 ?

(11) Ainsi sont bien confirmés l'atterrissage et le décollage d'avions de transport allemands à Vassieux, à partir du 25 juillet qui ont, d'une part évacué leurs morts et blessés, d'autre part rapatrié sur Lyon les troupes qui avaient été débarquées les 21 et 23 juillet (et avec le produit des pillages). On apprend aussi que les « Gebirgsjäger » (chasseurs alpins) sont arrivés à Vassieux le 25 juillet au matin. Il est dit que ces troupes « n'avaient pas rencontré l'ennemi ». Il ne pouvait donc s'agir de celles qui venaient des Pas de l'Est ou de Valchevrière et Herbouilly, mais peut-être du sud, par-dessus le col de Rousset.

(12) L'auteur, qui cite dans sa bibliographie l'ouvrage de Paul Dreyfus : « Vercors, citadelle de liberté » a pris ces chiffres dans ce livre. Il est à signaler cependant qu'il s'agit de tous les morts du Vercors, sur les deux années 1943 et 1944, morts en combats mais aussi de maladie, d'accident, comme à la prise de Romans et même en Alsace.

Une étude plus détaillée et précise est en cours et sera publiée prochainement. Mais on peut dire d'ores et déjà que les combats du Vercors ont vu tomber environ 130 maquisards, à Saint-Nizier, les 13 et 15 juin, puis à l'attaque de juillet à Vassieux, La Croix-Perrin, Les Pas de la Balme, de Berrièves, de la Posterle, de l'Aiguille, Valchevrière...

Quant aux pertes allemandes pendant les mêmes combats de juin-juillet 1944, si elles sont plus difficiles à établir, Paul Dreyfus cite une centaine de morts sur le plateau, plus 56 décédés dans les hôpitaux des suites de leurs blessures.

(13) L'auteur nous donne ici le nombre exact des planeurs utilisés pour l'opération de Vassieux, provenant de source allemande.

\*  
\* \*

La lecture du document présenté ci-dessus a l'avantage, en premier lieu, de nous apporter quelques détails sur l'attaque aéroportée de Vassieux, vue du côté allemand. Il s'agit seulement de renseignements « techniques » sur l'organisation et le déroulement des opérations. Il n'est question dans ce texte ni des pendus de La Mure, ni de la famille Blanc du Château. On notera seulement :

« ...la Wehrmacht évacua le Vercors, partiellement et gravement sinistré... » ;

« ...où beaucoup de nos camarades et aussi beaucoup de Français perdirent la vie... ».

Ce qui ressort, en outre, de ce texte, ce sont les difficultés éprouvées par les parachutistes de la première vague du 21 juillet, exprimées à plusieurs reprises :

« ...accueillis par des tirs violents... » ;

« ...placés en situation difficile... » ;

« ...la situation des combattants posés en ces lieux ne pouvait pas être considérée comme favorable... » ;

« ...nouvelles attaques des combattants de la résistance... ».

Et ceci peut nous amener à penser, à en croire donc les Allemands eux-mêmes, qu'il eût peut-être fallu peu de choses pour que la première vague ait été placée en position très difficile, voire neutralisée.

Quelques mortiers auraient rendu de grands services. En effet, il n'est pas indispensable de sortir de l'école de guerre pour comprendre qu'il était pratiquement impossible de déloger, de l'abri des ruines de Vassieux, des troupes aussi bien entraînées et équipées, avec seulement des mitraillettes ou autres seules armes à tir tendu, compte tenu également de la configuration de la cuvette. Le mauvais temps de la journée du 22 juillet aurait pu être une aide, puisqu'il empêcha l'arrivée des renforts ennemis, une journée durant.

Les quelque 150 Allemands qui se considéraient, au soir du deuxième jour, comme étant en situation critique, rendent ainsi hommage à la résistance des maquisards qui ont combattu dans des conditions pour le moins difficiles.

La situation à Vassieux aurait pu être bien différente à l'arrivée de la deuxième vague de planeurs du 23 juillet, même en admettant que le commandement allemand ait décidé quand même d'envoyer cette deuxième vague, devant l'insuccès de la première.

\*

\* \*

Il n'est pas question de refaire ici les combats de Vassieux, quarante ans après. Comme dans d'autres lieux qui ont subi le premier choc de l'attaque allemande de juin-juillet 1944 : Saint-Nizier, La Croix-Perrin, Les Pas de l'Est, Valchevrière, Herbouilly..., lieux témoins du courage et de l'abnégation des maquisards partout en état d'infériorité pratiquement dans tous les domaines, les choses auraient pu se passer autrement, si...

Si la résistance du Vercors avait duré plus longtemps, il y aurait eu, certainement, encore plus de morts, de victimes et de ruines.

Nos camarades des cimetières, les habitants du Plateau durement éprouvés, sont entrés dans l'Histoire tels qu'en eux-mêmes, comme ils sont tombés.

Avec des si... on corrige trop facilement cette Histoire qui devrait rester ce qu'elle est, c'est-à-dire un hommage à ceux qui ont perdu la vie, et aussi, pour les survivants, une leçon.

Albert Darier.

## Notices explicatives

**Planeur DFS 230.** – Planeur d'assaut à 10 places. Envergure : 21,98 m. Longueur : 11,24 m. Vitesse maximum de remorquage : 210 km/h. Vitesse maximum de plongée : 290 km/h. Poids à vide : 860 kg. Poids en charge : 2 100 kg. Peut être armé d'une mitrailleuse MG 15 mobile de 7,92 mm et de deux mitrailleuses fixes MG 34 de 7,92 mm. Trois fusées de freinage dans le nez et un parachute-frein dans la queue.

**Planeur GO 242.** – Planeur beaucoup plus important. 40 places. Principalement utilisé pour le ravitaillement en matériel.

**Junker 52.** – Avion de transport et remorqueur de planeur des troupes aéroportées allemandes. Remorquait les DFS 230. Vitesse maximum : 260 km/h. Rayon d'action : 1 300 km. Armement : une mitrailleuse de 13 mm et deux de 7,9 mm. Equipage : deux ou trois hommes. En transport de troupes : dix-huit parachutistes.

**Dornier 17.** – Vétéran de la Luftwaffe (guerre d'Espagne). Baptisé « Crayon volant » en raison de sa silhouette. Remorquait les planeurs GO 242. Vitesse maximum : 435 km/h.

**Fieseler « Storch ».** – (Storch = cigogne). Appelé par les maquisards : « Le Mouchard ». Vitesse maximum : 175 km/h. Vitesse d'atterrissage : 50 km/h. Distance minimum pour l'atterrissage : 25 m. Distance minimum pour le décollage : 65 m.



Qui a connu ce camarade ?

## Retour sur un passé récent

...Et si lointain déjà dans la mémoire de certains, si on en juge par les informations qui nous sont parfois diffusées par les médias.

Les Français auraient-ils vraiment la mémoire courte ? comme l'affirmait ce personnage que l'Histoire retiendra comme un général vainqueur, mais surtout comme un maréchal déchu.

C'est pourquoi l'ouvrage de 400 pages que vient de publier notre camarade le D<sup>r</sup> Henri Rosencher, qui fut des nôtres à Saint-Martin-en-Vercors, arrive à point.

Ce n'est pas un ouvrage à prétention historique. Ce n'est pourtant pas qu'une biographie anecdotique, même si l'auteur s'étend parfois un peu sur ses origines, sa famille, son adolescence. C'est une vision d'un monde en pleine transformation, subissant des contraintes et des périls auxquels le héros (l'auteur) a participé activement, qu'il a subis le plus souvent dans sa chair même.

Ceux qui ont pris part à la résistance, à quelque titre que ce soit, ceux qui ont fait partie de ces quelques dizaines de milliers de Français qui n'ont jamais désespéré, retrouveront dans ce livre ce qui les a conduits à réagir : la foi dans le pays, l'amour de la liberté. Et s'il nous décrit longuement les horreurs de la guerre, des combats, et pire, celles des camps nazis (qu'il a connus), Henri Rosencher n'oublie pas à chaque instant de nous rappeler que l'espoir était au bout du chemin.

Quant aux autres, qui pour mille raisons diverses (ne serait-ce que leur âge à l'époque) n'ont pas agi

durant cette période de ténèbres, ceux qui se sont contentés de chercher à survivre, ils pourront apprendre à la lecture de l'ouvrage « **LE SEL, LA CENDRE ET LA FLAMME** » quels sacrifices ont consenti quelques poignées d'hommes, pour qu'aujourd'hui tous soient libres.

On trouvera dans ce livre 26 pages concernant le Vercors, qui apportent quelques confirmations quant aux événements, intéressantes parce que rapportées par un combattant. On peut regretter quelques inexactitudes, rares cependant et sans importance réelle quant à l'histoire. La seule réserve à faire, plus sérieuse, concerne l'opinion que pourrait retirer un lecteur n'ayant eu aucune connaissance préalable de ce que fut la résistance au Vercors, à la lecture d'une phrase prononcée par un certain Garnier (Officier des Eaux et des Forêts, nous dit l'auteur) et qui laisse entendre qu'il existait alors une « image d'une résistance en majeure partie progressiste » sur le Plateau, ce que nous contestons formellement.

Quoi qu'il en soit, ce livre est dans sa grande partie passionnant, car il émane de l'auteur une grande sincérité. J'avoue qu'après une mise en train un peu longue, j'ai dévoré le texte jusqu'à la fin. Les passages nombreux, rappelant et commentant (parfois avec une juvénile vigueur) les événements d'alors, m'ont permis de rafraîchir ma mémoire, ce qui n'est pas inutile après quarante années et plus.

Merci à Henri Rosencher (Docteur Raoul) de nous avoir donné cette occasion de revivre des moments douloureux mais exaltants. Merci aussi de nous aider ainsi à perpétuer le souvenir de ceux qui ont donné leur vie pour notre liberté.

Paul Jansen.

## Le sel, la cendre et la flamme

(409 pages)

Ouvrage édité à compte d'auteur. On peut se le procurer directement en écrivant au Docteur Henri Rosencher, 45, rue Vineuse, 75116 Paris.

## Changements d'adresse

Nous prions instamment nos camarades ou abonnés qui changent d'adresse de nous le faire savoir au siège à Grenoble, afin qu'ils continuent de recevoir régulièrement leur bulletin.

Nous indiquer également les libellés d'adresses qui ne sont pas absolument corrects.

*Avez-vous pris date ?*

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

SE TIENDRA

LE DIMANCHE 3 MAI 1987

A PONT-EN-ROYANS

*Renseignements et directives dans le prochain numéro*

# Joies et peines

● La section de Villard-de-Lans vient de perdre au mois d'octobre Marcel Mousnier, décédé à l'âge de 74 ans à Villefranche-sur-Mer. C'était un ancien de la compagnie Goderville.

● Le 23 octobre, est décédé à Marseille, Richard Scialom, dit "Tartarin", à l'âge de 61 ans. C'était un ancien de la compagnie Philippe, section Georges Buisson.

● Le groupe Vallier vient de perdre Maurice Arnaud, dit "Cyrano", décédé à l'âge de 65 ans. Il a été inhumé le 10 octobre à Varcès (Isère).

● Egalement du groupe Vallier, Robert Thomas, dit "César", est décédé à Seyssinet, à l'âge de 66 ans.

● Notre camarade Paul Borel et son épouse nous font part du mariage de leur fille Fabienne avec M. Alain Curial, qui sera célébré le 6 décembre 1986, à 16 heures, en l'église de Saint-Clair du Rhône. Tous nos vœux de bonheur aux jeunes époux.

● Notre camarade Louis Arnaud, du Pontet (84) est décédé à l'âge de 86 ans. Il était un ancien de la compagnie Abel.

● Nous adressons à notre camarade Robert Séchi, de Toulon, victime d'un accident de santé, tous nos vœux de rétablissement et l'assurons de notre sympathie, dans l'attente de le revoir rapidement parmi nous.

# COURRIER

Nous remercions, pour leur amicale pensée, Jeannot Blanchard qui nous a envoyé une carte postale de Grèce ; Pierre Cecchetti pour sa carte de Voves (Eure-et-Loir) ; le Président Louis Bouchier d'Antibes ; Paul Jansen de Cazaubon ; de H. Valette de la baie d'Agay.

# SOUTIEN

**10 F** : Mme Rubichon Henriette.

**20 F** : Bon Xavier.

**40 F** : Col. Onimus, Sarailon René, Fezzi Henri.

**45 F** : Mme Monthuis-Winter.

**140 F** : Mme Silvestre Suzanne.

**300 F** : Rupage Robert.

Arrêté au 25 novembre 1986.

(à suivre)

## VISITEZ

# LES MUSÉES DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION

**A ROMANS**

2, rue Sainte-Marie

**A GRENOBLE**

Rue Jean-Jacques Rousseau

# CONSEIL D'ADMINISTRATION 1986

## MEMBRES ÉLUS

BLANCHARD Jean	Combovin, 26120 Chabeuil, ☎ 75 59 81 56.
BOUCHIER Louis	6, rue Victor-Boiron, 26100 Romans, ☎ 75 02 38 36 / Villard : 76 95 15 07.
BUCHHOLTZER Gaston	36, avenue Louis-Armand, Seyssins, 38170 Seyssinet-Pariset, ☎ 76 21 29 16.
CLOITRE Honoré	Ripaillère, 38950 Saint-Martin-le-Vinoux, ☎ 76 46 94 58.
CROIBIER-MUSCAT Anthelme	7, allée des Oiseaux, 38490 Les Abrets, ☎ 76 32 20 36.
DARIER Albert	4, rue Marcel-Porte, 38100 Grenoble, ☎ 76 47 02 18.
DENTELLA Marin	36, boulevard Maréchal-Foch, 38000 Grenoble, ☎ 76 47 00 60.
FÉREYRE Georges	Les Rabières, Malissard, 26120 Chabeuil, ☎ 75 85 24 48.
FRANÇOIS Gilbert	5, allée du Parc, Cidex 55, 38640 Claix, ☎ 76 98 52 16.
JANSÉN Paul	La Chabertière, 26420 La Chapelle-en-Vercors, ☎ 75 48 22 62.
LHOTELAIN Gilbert	Corrençon-en-Vercors, 38250 Villard-de-Lans, ☎ 76 95 05 89.
RAVINET Georges	9, rue Louis-le-Cardonnel, 38100 Grenoble, ☎ 76 96 81 91.

## REPRÉSENTANTS DES SECTIONS

### AUTRANS :

Président : ARNAUD André, 38880 Autrans, ☎ 76 95 30 08.  
Délégué : FAYOLLAT Ferdinand, Le Tonkin, 38880 Autrans.

### GRENOBLE :

Président : CHABERT Edmond, 3, rue Pierre-Bonnard,  
38100 Grenoble, ☎ 76 46 97 00.  
Délégués : BELOT Pierre, 49, rue Général-Ferrié, bâtiment D,  
38100 Grenoble.  
CHAUMAZ Joseph, 3, rue de la Colombe, 38450 Vif.  
HOFMAN Edgar, Les Vouillants, 38600 Fontaine.  
BRUN Marcel, Petit-Rochefort, 38760 Varcis-  
Allières-et-Risset.

### LYON :

Président : RANGHEARD Pierre, 22, rue Pierre-Bonnaud,  
69003 Lyon, ☎ 78 54 97 41.  
Délégué : DUMAS Gabriel, 8, avenue de Verdun, 69540 Irigny.

### MENS :

Président : PUPIN Raymond, Les Brachons, Saint-Baudille-et-  
Pipet, 38710 Mens, ☎ 76 34 61 38.  
Délégué : GALVIN André, Les Adrets, 38710 Mens.

### MONESTIER-DE-CLERMONT :

Président : LOMBARD Gustave, Chemins des Chambons,  
38650 Monestier-de-Clermont, ☎ 76 34 11 53.  
Délégué : GUÉRIN Roger, Le Percy, 38930 Clelles-en-Trièves.

### MONTPELLIER :

Président : VALETTE Henri, Le Mail 3, 42, avenue Saint-Lazare,  
34000 Montpellier, ☎ 67 72 62 23.

### PARIS :

Président : Docteur VICTOR Henri, 138, rue de Courcelles,  
75017 Paris, ☎ (1) 47 63 40 59.  
Délégué : ALLATINI Ariel, 33, rue Claude-Terrasse,  
75016 Paris.

### PONT-EN-ROYANS :

Président : FRANÇOIS Louis, Le Petit Clos, 38680 Pont-en-  
Royans, ☎ 76 36 03 95.  
Délégué : TRIVERO Edouard, rue du Merle, 38680 Pont-en-  
Royans.

### ROMANS :

Président : ROSSETTI Fernand, impasse Victor-Marinucci,  
26100 Romans, ☎ 75 02 74 57.  
Délégués : MOUT Jean, 44, rue Parmentier, 26100 Romans.  
GAILLARD Camille, Le Ravisère, rue de Dunkerque,  
26300 Bourg-de-Péage.  
GANIMÈDE Jean, rue Port-d'Ouvray, 26100 Romans.  
DUMAS Fernand, rue Raphaëlle-Lupis,  
26300 Bourg-de-Péage.

### SAINT-JEAN-EN-ROYANS :

Président : BÉGUIN René, Bouvante-le-Bas, 26190 Saint-Jean-  
en-Royans, ☎ 75 48 57 63.  
Délégués : Mme BERTHET Yvonne, 43, rue Jean-Jaurès,  
26190 Saint-Jean-en-Royans.  
FUSTINONI Paul, rue Jean-Jaurès, 26190 Saint-  
Jean-en-Royans.

### VALENCE :

Président : COULET Marcel, rue du Guimand, Malissard,  
26120 Chabeuil, ☎ 75 85 23 49.  
Délégués : MARMOUD Paul, 62, avenue Jean-Moulin,  
26500 Bourg-lès-Valence.  
BÉCHERAS Marcel, route des Roches qui dansent,  
26550 Saint-Barthélemy-de-Vals.

### VASSIEUX - LA CHAPELLE-EN-VERCORS :

Président : JANSÉN Paul, La Chabertière, 26420 La Chapelle-  
en-Vercors, ☎ 75 48 22 62.  
Délégué : GELLY Gaston, 26420 La Chapelle-en-Vercors.

### VILLARD-DE-LANS :

Président : RAVIX André, avenue des Alliés, 38250 Villard-de-  
Lans, ☎ 76 95 11 25.  
Délégués : REPELLIN Léon, rue Roux-Fouillet, 38250 Villard-  
de-Lans.  
ARRIBERT-NARCE Eloi, rue Paul-Carnot,  
38250 Villard-de-Lans.  
GUILLOT-PATRIQUE André, Les Bains,  
38250 Villard-de-Lans.  
MAYOUSSE Georges, avenue Docteur-Lefrançois,  
38250 Villard-de-Lans.

### SECTION BEN :

Président : MICLOUD Gabriel, Vieille Rue des Ecoles, Etoile,  
26800 Portes-lès-Valence, ☎ 75 60 64 17.  
Délégués : DASPRES Lucien, 42, boulevard Maréchal-Foch,  
38000 Grenoble, ☎ 76 47 31 19.  
PETIT André, La Condamine, 26400 Crest.

## COMPOSITION DU BUREAU NATIONAL 1986

<b>Président national</b> : Colonel Louis BOUCHIER	<b>Secrétaire national</b> : Albert DARIER
<b>Vice-présidents nationaux</b> : Anthelme CROIBIER-MUSCAT (Ind.) Marin DENTELLA (Grenoble) Georges FÉREYRE (Valence) Docteur Henri VICTOR (Paris)	<b>Secrétaire adjoint</b> : Lucien DASPRES <b>Trésorier national</b> : Gilbert FRANÇOIS <b>Trésorier adjoint</b> : Paul JANSÉN

## COMMISSAIRES AUX COMPTES

BAGARRE Paul, rue Alléobert, 26190 Saint-Jean-en-Royans.  
BONNIOT Jean, 19, chemin de Chatiou, 26100 Romans.

